

en
vrai

MUSIQUE

Quand l'admiration des fans pour les artistes tourne à l'obsession

Le documentaire « Stans » du rappeur Eminem a ravivé discussions et critiques autour de l'attachement des jeunes fans à leurs idoles. Car s'il peut être source de plaisir et de réconfort, ce lien peut parfois dérapier vers des comportements à risque.

LOUISE PINCHART

Giada est à peine adolescente lorsqu'elle découvre, en 2013, les One Direction. Comme beaucoup de jeunes à l'époque, l'actuelle étudiante en anthropologie tombe amoureuse de la musique du *boys band* britannique, et de leurs paroles. « J'avais le sentiment de trouver pour la première fois une forme d'intensité émotionnelle », se rappelle-t-elle. A l'époque, « ça n'allait pas à la maison », alors la jeune Directioner (nom donné aux fans des One Direction, NDLR) trouve son réconfort auprès des cinq garçons : « Tous les jours, dès que je rentrais de l'école, j'étais sur mon ordi, à échanger des messages dans des groupes de fans, à regarder des vidéos, à pleurer devant leurs films. » Mais peu à peu, la fascination prend une tournure plus inquiétante : Giada commence à s'en prendre aux compagnes des chanteurs sur les réseaux. « C'est devenu un peu obsessionnel. J'avais du mal à supporter qu'ils en aiment une autre que moi, ça me frustrait », raconte-t-elle, un peu honteusement.

Un ressenti partagé par Alice, jeune photographe de 23 ans, qui a longtemps suivi les Kids United. Grande fan du groupe de pop francophone de 2015 à 2021, elle porte aujourd'hui sur ce chapitre de sa vie un regard très critique : « J'étais une grosse groupie, et je me rends compte que c'était vraiment malsain. Toute ma vie tournait autour des Kids, et je n'arrivais pas à parler d'autre chose. Ils passaient avant ma famille, avant tout. »

Tous des stans ?

Giada et Alice ont, à un moment de leur vie, été ce qu'on appelle des *stans*. Popularisés par la chanson éponyme d'Eminem, ce mot désigne un « fan extrêmement ou excessivement enthousiaste et dévoué ». C'est à ce public fidèle que le rappeur américain adresse d'ailleurs son dernier documentaire (*Stans*), sorti en août dernier, et dans lequel il explore la ligne ténue entre admiration et obsession chez ses fans – sans toutefois la condamner. On y voit une Ecosse exhibant fièrement ses 22 tatouages à l'effigie du rappeur, un jeune homme affirmant avoir surmonté le harcèlement vécu dans l'enfance grâce à sa musique, et d'autres pour qui les chansons d'Eminem ont été littéralement salvatrices.

Des images qui attendrissent parfois, côtoient l'inconfort et suscitent des critiques, mais qui sont pourtant bien plus répandues que soupçonné. Philippe van Meerbeeck, psychiatre spécialiste des adolescents et des jeunes adultes (UCLouvain), a accompagné une myriade de *stans* durant sa carrière : « Les humains ont toujours eu besoin d'images à admirer, à idolâtrer. C'est profondément universel, mais encore plus marqué à l'adolescence. Avec la puberté, le corps change, et l'adolescent doit parvenir à comprendre ce qui lui arrive. Dans les sociétés anciennes, ce passage à la puberté était accompagné par des rites, des initiations. Aujourd'hui, il doit souvent apprendre à se construire par lui-même. Et parfois, c'est une célébrité, ou ses chansons, qui vont apporter des réponses à ses

doutes. »

Si c'est en effet pendant l'adolescence que François, jeune travailleur de 26 ans, est devenu fan du rappeur Georgio, il ne s'est jamais reconnu dans les « excès » de certains fans : « Ma vie n'a jamais tourné autour de lui, même si j'adore sa musique. » Qu'est-ce qui explique alors que certains basculent dans une véritable obsession ? Selon Philippe van Meerbeeck, « une personne qui a beaucoup moins d'assurance identitaire, qui n'a pas eu une enfance facile ou qui n'a pas eu dans son parcours des modèles intellectuels qui l'ont ouvert sur le monde sera plus susceptible de développer une fixation sur une célébrité ». L'analyse trouve un écho chez Giada qui, avec le recul, confie que sa période *fangirl* est survenue à un moment difficile de sa vie. « J'avais besoin d'amour, et je le cherchais là-dedans, même si c'était un peu artificiel. »

Ferveur déçue à l'ère numérique

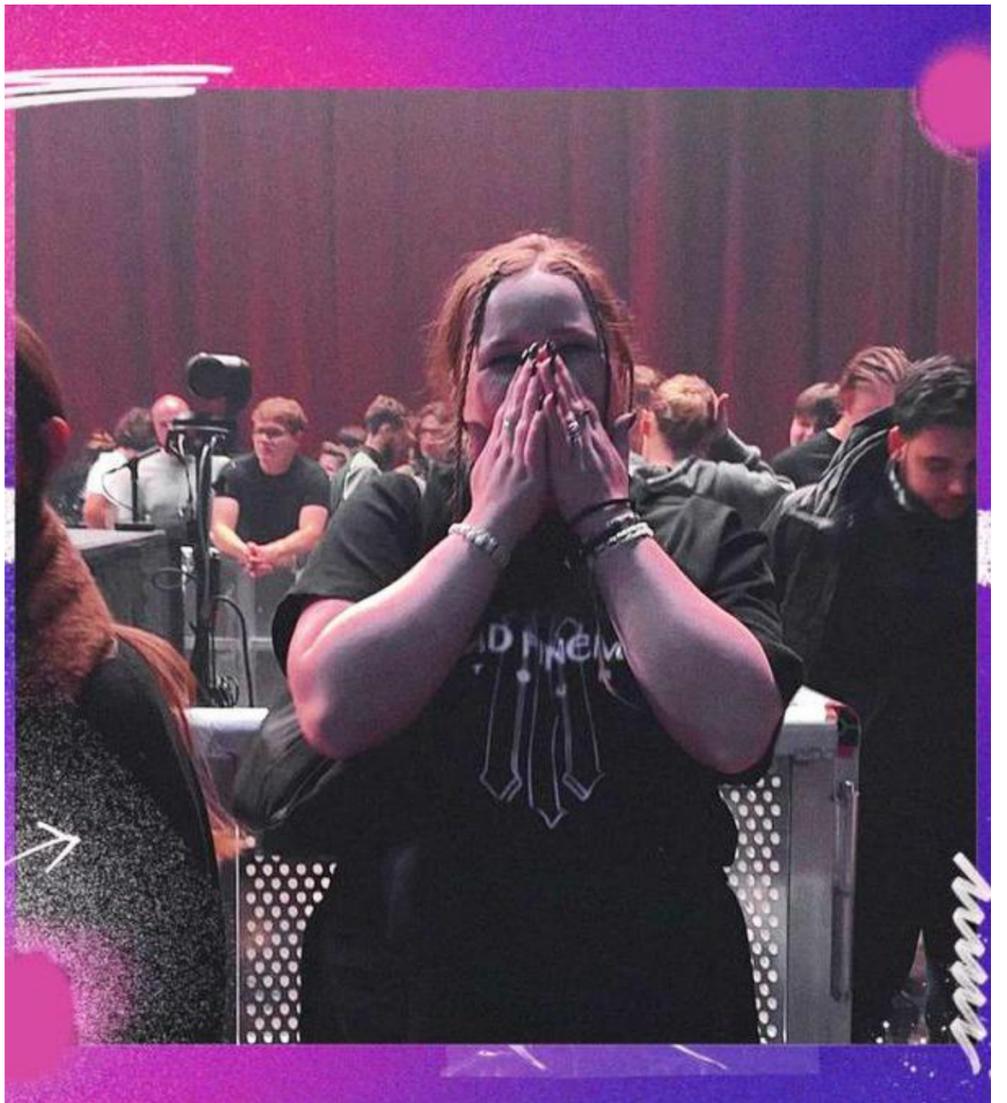
Le phénomène des ultra fans a toujours existé, mais force est de constater que les réseaux sociaux viennent aujourd'hui alimenter cette passion bouillonnante. Philippe van Meerbeeck l'observe chez sa patientèle. « Les gens ont maintenant un accès permanent aux images d'une célébrité, accentué par les algorithmes qui bombardent l'utilisateur de contenus similaires. Ça favorise clairement un sentiment de dépendance. »

Antoinette, fan de l'artiste belge Typh Barrow depuis 2018, le concède elle-même : « Sur mon Insta, il n'y a que des vidéos ou des photos de Typh, même sans que je le veuille. » Un mé-



Dès qu'elle met une publication, je commente. Surtout que parfois, elle me répond, alors ça me pousse à commenter encore

Antoinette
Fan de Typh Barrow



Grâce à sa passion pour le rappeur SCH, Alice a trouvé sa communauté. © DR

canisme également encouragé par les artistes et leur équipe, qui misent de plus en plus sur la création de relations parasociales (une connexion à sens unique, NDLR) pour élargir leur communauté. « Dès qu'elle met une publication, je commente. Surtout que parfois, elle me répond, alors ça me pousse à commenter encore », explique Antoinette.

Aux nouveaux procédés de fidélisation s'ajoute le traditionnel merchandising, avec lequel les artistes redoublent de créativité pour inciter leurs fans à consommer. François avoue craquer presque à chaque sortie d'album : CD collector, vêtements... il a dépensé près de 900 euros pour Georgio. « C'est comme une collection finalement : tu veux tout le temps la compléter, et tu es frustré si tu n'y arrives pas. » « Ça en devient addictif », ajoute Alice.

Distinguer passion et obsession

Mais est-ce forcément grave d'aimer avec ferveur un artiste et son travail ? Alice, Antoinette, François et Giada soulignent au contraire l'influence bénéfique de leurs idoles sur leur vie respective. « Il m'a donné le goût de l'écriture », raconte François – qui travaille aujourd'hui à la faculté de lettres de l'UCLouvain – à propos de son rappeur préféré. Pour Antoinette, qui a déjà vu Typh Barrow huit fois en concert, la musique de l'artiste est avant tout une source d'apaisement lorsqu'elle traverse des « moments sombres ». Alice, aujourd'hui fan inconditionnelle du rappeur marseillais SCH, a rencontré la plupart de ses amis grâce à lui : « On se rejoint aux concerts, on crée des projets et on écoute les albums ensemble. J'ai vraiment trouvé une communauté et c'est super chouette. »

Pour Philippe van Meerbeeck, il s'agit surtout de distinguer la limite

entre passion et obsession. « Aimer profondément la musique d'un chanteur, coller une affiche d'un footballeur dans sa chambre, ça n'a rien de grave en soi. C'est quand la célébrité devient la raison de vivre ou même de mourir de quelqu'un, que cela devient inquiétant. Parce que ça peut se transformer en TOC (troubles obsessionnels compulsifs, NDLR), en névrose, qu'il faut à ce moment-là accompagner. »

A un certain degré, ce dévouement peut même mettre en danger la star, lorsque le fan est prêt à tout pour se rapprocher de son idole. Ce ne sont pas les exemples qui manquent : Justin Bieber, qui avait échappé en 2012 à une tentative de meurtre ; Ariana Grande victime d'intrusions répétées dans son domicile ou encore Taylor Swift, harcelée par un fan persuadé qu'elle est la mère de son fils. Mais le psychiatre rassure une nouvelle fois : traverser une période *fanboy* ou *fangirl* n'est pas en soi inquiétant, et encore une fois, plutôt courant. A contrario, « si la personne dort mal, regarde en boucle les mêmes images de l'artiste, s'isole dans des communautés en ligne sans jamais rencontrer les gens dans la vraie vie... Si elle ne parle que de ça, qu'elle devient obsédée par la vie et l'image de l'artiste, au point de vouloir absolument lui ressembler, il faut être vigilant. Parce que cela peut l'exposer à des discours ambiants plus dangereux, et surtout, l'éloigner de sa propre identité. »

Pour Giada, à qui il arrive encore régulièrement d'écouter les One Direction avec un brin de nostalgie, « il n'y a pas de raison d'avoir honte d'être ou d'avoir été ultra fan de quelqu'un, si ça nous a aidés à un moment donné. Il faut juste faire attention à ne pas s'enfermer indéfiniment là-dedans, ne pas oublier de piquer une tête dehors et de s'ouvrir à d'autres choses. »